

CALENDRIER
de N. D de Grace.

HULL.

VOL 1 — No 11. — Janv. 1900.

Fetes de chaque jour du mois

d'après le calendrier du diocèse et le

Martyrologe romain.



- L. 1. Circoncision, *Kyr.* 2 *cl.* Vêp., mém. de suiv.
- M. 2. Octave de S. Etienne.
- M. 3. Octave de S. Jean.
- J. 4. Octave des SS. Innocents.
- V. 5. Vigile de l'Epiphanie, *semid. privilg.*
- Š. 6. EPIPHANIE d'oblig. *Kyr.* royal. II Vêp., mém. du dim.,
ant., *Remansit, v. Omnes.*

- D. 7. Dim. pend. l'octave. I apr. l'Epiph. *Kyr.* du dim. II Vêp., mém. de l'oct.
- L. 8. }
 M. 9. }
 M. 10. } de l'octave privilégiée, *semid.*
 J. 11. }
 V. 12. }
- S. 13. Octave de l'Epiphanie, *dbl. privilg.*
- D. 14. II apr. Epiph. S. Nom de Jésus. *Kyr.* 2 cl. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de S. Maur, *Euge*, v., Justum.
- L. 15. S. Paul, conf, premier ermite.
- M. 16. S. Marcel, pape et martyr.
- M. 17. S. Antoine, abbé.
- . 18. Chaire de S. Pierre, à Rome, *dbl. maj.*
- V. 19. S. Canut, roi et martyr.
- S. 20. SS. Fabien et Sébastien, martyrs.
- D. 21. III apr. Epiph., Ste Fam Ile de J. M. J. 2 cl. *Kyr.* 2 ton. II Vêp., mém. du dim. et de Ste Agnès. (II Vêp., *Stans*) et du dim.
- L. 22. SS. Vincent et Anastase, martyrs.
- M. 23. Epousailles de la Ste Vierge, *dbl. maj.*
- M. 24. S. Timothée, évêque et martyr.
- J. 25. Conversion de S. Paul, *dbl. maj.*
- V. 26. S. Polycarpe, évêque et martyr.
- S. 27. S. Jean-Chrysostôme, évêque et docteur.
- D. 28. IV apr. l'Epiph. *Kyr.* du dim. I Vêp. du suiv. *O Doctor*, mém. du dim. et de S. Raymond (II Vêp.)
- L. 29. S. François de Sales, év. et doct.
- M. 30. Ste Martine vierge et mart.
- M. 31. S. Pierre Nolasque, conf.

Le Crucifix.

“ Le crucifix, dans toute famille chrétienne, doit occuper la place d'honneur. On le voit, à la cuisine à l'endroit le plus marquant ; à la chambre à manger, au milieu de la cheminée ; au salon, à la place d'honneur, au lieu des glaces de mauvais goût que trop souvent on y voit, au lieu, quelquefois, de ces postures que l'on ne devrait jamais rencontrer chez des personnes qui se respectent ou du moins prétendent respecter les autres. ”

La dévotion à Jésus Enfant.

DAM parut au monde dans l'état d'homme parfait ; mais le Verbe éternel a voulu naître enfant ; et cela, afin d'attirer nos cœurs par une plus grande force d'amour, dit saint Pierre Chrysologue. Il ne vient par sur la terre pour se faire craindre, mais pour se faire aimer ; c'est pourquoi il a voulu s'y montrer d'abord comme un pauvre et tendre petit enfant. Mon Seigneur est grand, et sa majesté divine est infiniment digne de louanges, s'écrie saint Bernard avec le Roi-Prophète ; mais, considérant ensuite Jésus devenu petit enfant dans l'étable de Bethléem, le saint ajoute avec tendresse : Ce Dieu si grand, mon souverain Seigneur s'est fait petit pour moi et s'est rendu aimable à l'excès.

Ah ! celui qui regarde avec foi un Dieu fait enfant, pleurant et gémissant sur la paille, dans une grotte, par amour pour nous, comment pourrait-il s'empêcher de l'aimer et d'inviter tout le monde à l'aimer, comme faisait saint François d'Assise, qui allait répétant : Aimons l'enfant de Bethléem ! C'est un enfant, il ne parle point, il ne fait entendre que des vagissements ; mais ce sont autant de cris d'amour, par lesquels il nous engage à l'aimer, et à lui donner notre cœur. (*S. Liguori.*)

Puisque Jésus nous a tant aimés, puisque *s'anéantissant lui-même* (Philip., 11, 7), il s'est fait enfant par amour pour nous et pour mieux se faire aimer de nous, laissons gagner notre cœur par les touchants attraits de son enfance. Avec les bergers et les mages, avec le vieillard Siméon et Anne la prophétesse, avec Marie et Joseph, contemplons avec amour ce petit enfant. Que nos yeux soient heureux *de voir ce salut qui vient de Dieu.* (S. Luc, 11, 30.) Adorons-le, bénissons-le, invoquons-le ; que sa faiblesse soit notre force, sa pauvreté notre richesse, son abaissement notre gloire ; et que ses charmes divins, sa grâce, sa candeur, son céleste sourire fassent notre joie et captivent notre amour.

La dévotion au très-saint Nom de Jésus.

Le Nom de Jésus est un Nom divin, annoncé à Marie de la part de Dieu par l'ange Gabriel. Aussi fut-il appelé un Nom au-dessus de tous les noms. Et c'est le seul Nom par lequel on trouve le salut. Ce grand Nom est comparé par l'Esprit-Saint à l'huile. La raison en est, selon saint Bernard, que comme l'huile est une source de lumière, une nourriture et un remède, de même, le Nom de Jésus, est une lumière pour notre esprit, une nourriture pour notre cœur et un remède pour notre âme.

C'est une lumière pour notre esprit. Le monde, éclairé par le Nom de Jésus s'est converti des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de la Foi. Nous qui sommes nés dans des contrées dont les habitants, avant la venue du Messie, étaient tous païens, nous le serions comme eux, s'il n'était venu nous éclairer. Combien donc ne devons-nous pas rendre grâces à Jésus-Christ pour le don de la Foi ! En outre, le Nom de Jésus est une nourriture pour notre cœur. En effet, ce Nom adorable nous rappelle ce que notre divin Rédempteur a fait et souffert pour nous sauver, et par là il nous console dans les tribulations, nous donne la force de marcher dans la voie du salut, ranime ou augmente notre confiance et nous enflamme d'amour pour Dieu.

Enfin, ce grand Nom est encore un remède pour notre âme. Il nous fortifie contre les tentations et les attaques de nos ennemis. Les puissances de l'enfer tremblent et fuient quand on invoque ce saint Nom, comme l'Apôtre nous l'enseigne. Celui qui est tenté ne tombera point s'il invoque Jésus ; quiconque l'invoquera triomphera de ses ennemis, et sera sauvé. Qui jamais s'est perdu après avoir invoqué le Nom de Jésus dans les tentations ! On se perd quand on ne l'invoque point, ou qu'on cesse de l'invoquer lorsque la tentation persiste.



IMPRESSIONS DU 1^{er} DE L'AN.

En ce jour où l'on se souhaite mutuellement le bonheur, pourquoi, au milieu de la joie générale, la tristesse a-t-elle envahi mon âme ?

La pensée de la mort avec ses déchirants adieux s'est présentée à mon esprit troublé.

Naguère encore, à pareil jour, j'offrais des vœux de bonheur à des amis qui m'étaient chers. Hélas ! quelques uns ont été décimés par la mort. Cette reine, maîtresse du temps, les a moissonnés au printemps de la vie, au moment peut-être où s'ouvrait devant eux un brillant avenir. Ils ne sont déjà plus ! Ils reposent dans le champ mortuaire jusqu'au jour du grand réveil.

Il y a peu de temps aussi, j'offrais mes vœux les plus tendres à une mère chérie. Elle n'est plus de ce monde, Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a reprise, que sa volonté sainte soit bénie. Elle repose maintenant, là-bas, sous la terre humide, dans la cité des morts, et en ce jour joyeux, je n'ai pu baiser la modeste croix plantée sur sa tombe. Les larmes filiales ont humecté ma paupière brûlante, mais ces larmes n'ont pu arroser la froide terre qui lui sert de couche funéraire.....

Le souvenir de sa douce image s'est présenté à mon âme attristée. Il m'a semblé voir sa bouche expirante s'ouvrir une dernière fois et comme suprême adieu me dire : " Au revoir, mon fils ! au revoir dans un monde où nous serons pour toujours réunis ! "

J'ai bien vu commencer l'année, mais la verrai-je finir ? Mystère ! Quel sera mon destin ? Mystère encore ! Bientôt, peut-être, je serai sur un lit de souffrances et en face d'une éternité pleine de terreur et ma mère ne sera point à mon chevet pour soutenir ma tête défaillante. L'ange de

la mort m'enlèvera de ce lieu d'exil, et personne sur cette terre où je suis orphelin, non personne peut-être ne viendra prier sur ma tombe. Je voudrais vivre pourtant comme le reste des mortels mais, ô mon Dieu ! que ma volonté soit l'esclave fidèle de la votre.

L'homme ici-bas n'est point dans sa patrie, il ne fait que passer comme un étranger. Que Dieu prenne en pitié le pauvre exilé, et que sa main paternelle le guide à travers la mer orageuse du monde afin de le préserver des flots mugissants toujours prêts à l'engloutir.



Une discussion entre

Bonsens et Girouette.

(suite, voir no. d'Octobre).

GIR. — Le voisin Simplice demande là à M. Vasivoir pourquoi l'on va à la Messe.

BONS. — Et alors ?

GIR. — M. Vasivoir lui explique. Il lui dit que " à l'enfance des peuples, quand la force ou l'astuce étaient les maîtres, le plus fort ou le plus malin domina les autres, et, pour conserver le pouvoir, il appela à son aide la superstition, toute-puissante sur des cerveaux à peine dégrossis. Voilà le fondement de la Religion. "

BONS. — Et maître Vasivoir dit-il quel est l'historien des anciens temps qui lui a appris ces jolis détails ?

GIR. — Non, il n'en parle pas.

BONS. — Alors, c'est probablement encore lui qui invente cela. Vasivoir prend ici, comme il lui arrive si souvent, les rêves de son esprit pour des vérités, et les imaginations de sa petite intelligence pour la vraie histoire du monde. Seulement, ça ne fait pas le même effet pour nous.

Tu devrais bien lui rappeler, à ce pauvre homme, qu'il n'est pas si vieux qu'il croit ; que, à l'enfance des peuples, comme il dit, c'est-à-dire il y a des mille ans, lui, Vasivoir, n'était pas né et n'existait pas encore, et qu'alors, comme les autres, il ne peut savoir ce qui c'est passé dans ces temps-là qu'en consultant les anciens historiens, les vieux monuments et les vieilles croyances des peuples du monde.

Qu'il examine ces choses-là, et il verra que c'est lui qui se trompe en faisant passer la Religion pour une chose inventée par les hommes, tandis que, au contraire, la Religion a été regardée de tout temps, chez tous les peuples, comme instituée par Dieu même.

Qu'il lise, en particulier, les livres de Moïse, qui sont les plus anciens qui existent ; il y trouvera qu'après avoir créé le monde et l'avoir organisé en six jours, Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, c'est-à-dire le consacra au culte religieux.

Tu vois donc bien par là que c'est Dieu qui a établi la Religion dès le commencement et que ce ne sont pas les hommes.

On lit dans le même récit que les premiers hommes, Caïn et Abel, les fils d'Adam, offraient des sacrifices au bon Dieu.

Donc le fondement de la Religion, ce n'est pas du tout comme Vasivoir le prétend, la superstition exploitée par la politique des hommes.

Le vrai fondement de la Religion, c'est, du côté de Dieu, la volonté qu'il a exprimée aux hommes de recevoir d'eux un culte, des honneurs religieux que lui-même a déterminés ; du côté des hommes, c'est cette idée toute naturelle que, puisqu'il y a un Dieu, il est bien juste de lui

rendre les honneurs et les adorations qu'il demande. Voilà ce que dit l'histoire.

Pourquoi donc, maître Vasivoir, allez-vous nous chercher midi à quatorze heures, et nous faire des contes, quand la vérité est si facile à trouver ?

(à suivre.)

IL VOUS MANQUE LA VAPEUR

Durant la guerre de Crimée, le gouvernement anglais, stimulé par l'opinion publique, se décida à attacher au service des ambulances un corps d'infirmières. Il jeta les yeux, pour les diriger, sur Miss Nightingale, qui vint à Paris pour voir de près les Filles de la Charité, étudier leurs réglemens et s'initier à leur vie.

M. Etienne, leur Supérieur général, lui permit de lire la règle des Sœurs et de visiter leurs établissemens. Il lui fit, en un mot donner tous les renseignements qu'elle pouvait désirer.

Miss Nightingale vint, avant de repartir, remercier le bon Supérieur. Elle eut avec lui un long entretien, et manifesta à plusieurs reprises une confiance entière dans sa mission charitable.

— Madame, lui dit M. Etienne, j'admire votre bonne volonté et vos excellentes intentions, mais je ne partage pas votre confiance ; je suis même convaincu que votre essai ne réussira pas.

— Comment, s'écria l'Anglaise, je ne réussirai pas ! Que me manque-t-il donc ?... Vous m'avez donné des instructions très précises ; j'ai pris moi-même des notes exactes, minutieuses.

— Oui, Madame, vous avez pris des notes comme s'il s'agissait de construire une machine. La vôtre pourra être semblable au modèle que vous avez sous les yeux. Il n'y manquera ni une vis, ni un écrou, et pourtant elle ne marchera pas. — Pourquoi ? dites vous. Parce-ce qu'il vous manque la vapeur.

La vapeur, ici, c'est la charité, l'humilité, l'abnégation, l'obéissance et toutes les vertus qui sont l'âme de la vie religieuse. Tout cela, Madame, ne se trouve que dans l'Eucharistie, et par conséquent dans l'Eglise catholique. La religion protestante en a perdu

la notion, et avec cette notion elle a perdu le secret de la vie religieuse. Copiez nos institutions tant qu'il vous plaira ; les vôtres ne pourront jamais se soutenir.

L'événement ne justifia que trop les prévisions de M. Etienne.

Miss Nightingale, ébranlée peut être, mais non vaincue, poursuivit résolument sa charitable entreprise.

Avec sa communauté de diaconesses, elle alla prendre la direction de l'ambulance établie à Scutarie. Au commencement, ce fut merveille. Le service de l'ambulance subit, à l'arrivée des infirmières, une véritable transformation. Et les malades n'eurent qu'à se louer des soins qu'on leur prodigua.

Mais bientôt des conflits surgirent dans l'administration anglaise. La Directrice elle-même trouva de la résistance dans ses subordonnées. Quelques-unes se montrèrent tellement récalcitrantes qu'elles durent abandonner leur poste. D'autres se marièrent et dirent adieu à la communauté.

On fit venir de nouvelles recrues, mais les mêmes difficultés se reproduisirent. Et Miss Nightingale était presque seule lorsqu'on ferma les ambulances.

Les Cérémonies du Baptême.

Combien de personnes assistent au Baptême sans en comprendre les cérémonies si belles, si touchantes, si pleines d'enseignements ! Les lecteurs du Calendrier voudront bien lire avec attention les quelques pages que nous consacrons à ce sujet de la plus haute importance. Il nous fournira la matière de trois articles.

D'abord, deux conseils sur le choix des noms et des parrains et marraines de l'enfant.

Donnez pour patrons et patronnes à votre enfant des saints vrais, invoqués comme tels dans l'Eglise, dont il puisse s'efforcer d'imiter les exemples et qui prieront pour lui. Chaque numéro du Calendrier vous en donne un grand nombre et ils sont tous beaux. Choisissez de préférence les saints que vous trouvez le jour du baptême, afin que plus tard votre enfant célèbre l'anniversaire de son baptême le même jour que la fête de son saint patron.

Choisissez des parrains et marraines qui comprennent et qui peuvent remplir fidèlement leurs saintes fonctions. On donne un parrain et une marraine à celui qu'on baptise, pour avoir des **témoins** de son baptême, des **répondants** qui s'obligent à lui faire accomplir ses promesses et des **modèles** à imiter durant la vie. C'est pourquoi les parrains et les marraines doivent être eux-mêmes baptisés, bons et fervents catholiques, être assez instruits des principales vérités de la religion et dignes en tout de l'honneur que vous leur faites.

Passons aux cérémonies.

Elles peuvent se ramener à trois groupes principaux :

Celles qui **précèdent**, celles qui **accompagnent**, et celles qui **suivent** l'administration du sacrement.

1^o Cérémonies qui **précèdent** le baptême.

C'est à l'entrée de l'église que devraient se faire ces cérémonies, pour montrer que l'enfant ne participe pas encore aux bienfaits de la religion, qu'il est **hors** de l'Eglise de Jésus-Christ.

Le prêtre demande à ceux qui présentent l'enfant, aux parrains et marraines : " Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? " Ils répondent : " La foi. " — " Que vous procure la foi ? " La vie éternelle " Ces paroles pleines de sens, nous rappellent trois grandes vérités : c'est que la foi est un don gratuit de Dieu ; — qu'il faut la demander à l'Eglise établie par Dieu pour la conserver jusqu'à la fin du monde ; — que par la foi en Dieu, par l'observation fidèle de ses commandements, on obtient la vie éternelle. Pour bien inculquer cette vérité, que la foi seule sans les œuvres ne suffit pas au salut, le prêtre ajoute aussitôt : " Si donc vous voulez arriver à la vie, observez les commandements : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de tout votre esprit, et le prochain comme vous-même. "

Pour être sauvé, il n'y a qu'un moyen : garder les commandements qui se résument dans l'amour de Dieu.

Puis, pour rappeler les trois Personnes divines, au nom desquelles l'enfant sera baptisé, et la venue du Saint-Esprit qui va chasser le démon, le prêtre, souffle trois fois sur le visage de l'enfant, en disant : " Sors de là, esprit immonde, et fais place à l'Esprit-Saint. "

Comme le monde a été racheté de la servitude du démon par la croix, le prêtre marque l'enfant de ce signe auguste, en disant : " Recevez le signe de la croix tant sur votre front que sur votre cœur ; ayez la foi des célestes préceptes, et tachez d'être tel dans votre conduite que vous puissiez devenir le temple de Dieu. " Le prêtre inscrit le signe de la croix sur le front et sur le cœur de l'enfant pour signifier qu'à la foi du cœur il faut unir le témoignage de la parole et des œuvres, qu'il ne faut jamais rougir de la foi, par la fausse crainte des jugements des hommes, selon ces paroles de l'Apôtre. " Il faut croire pour obtenir la justice, confesser la foi de bouche pour arriver au salut. " (Rom. X, 10.)

Puis, le prêtre, étendant la main sur l'enfant, fait cette belle prière :

Seigneur, Dieu tout-puissant et éternel, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, daignez jeter des regards de bonté sur votre serviteur que vous voulez bien appeler à recevoir les germes de la foi ; chassez de son cœur tout aveuglement ; brisez tous les liens par lesquels Satan le tenait enchaîné ; ouvrez-lui les portes de votre clémence, afin que, imprégné par ce qui signifie votre sagesse, il soit purifié des exhalaisons malsaines du péché, et que, attiré par l'odeur si agréable de vos commandements, joyeux, il vous serve dans votre Eglise, et devienne plus parfait de jour en jour. Par le même Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après cette prière, le prêtre met un peu de sel sur la langue de l'enfant. Ce sel a été béni " Au nom du Père tout-puissant, au nom de la charité de N. S. J.-C. et par la vertu du Saint-Esprit. "

Il est soustrait à toute influence du démon, " par le Dieu vivant, par le Dieu vrai, par le Dieu saint qui l'a créé pour l'usage et le bénéfice du genre humain. En mettant le sel dans la bouche de l'enfant, le prêtre dit : " Recevez le sel de la sagesse et qu'il vous soit propitiatoire pour la vie éternelle. Ainsi-soit-il. " Ces paroles signifient la sagesse, le goût des choses du ciel, que l'Eglise demande à Dieu pour l'enfant, et la double obligation où il sera de se conserver pur et de ne jamais préférer que des paroles assaisonnées du sel de l'honnêteté, de la piété et de la décence.

“ La paix soit avec vous ” dit le prêtre, “ Et avec votre esprit, ” répond le servent.

De nouveau le prêtre commande au démon de s'éloigner de l'enfant :

“ Esprit immonde, au nom du Père, et du fils et du Saint-Esprit, sors et quitte ce serviteur de Dieu.

Esprit maudit, obéis aux ordres de Celui qui marcha jadis sur les eaux et soutint Pierre sur les flots de la mer. Il le faut donc, démon maudit, reconnais la sentence de ta condamnation et rends honneur au Dieu vivant et vrai, rends honneur à Jésus-Christ son Fils et à l'Esprit-Saint, et retire-toi de ce serviteur de Dieu. Car notre Dieu et Seigneur, pour le sanctifier, pour le bénir pour l'enrichir de ses grâces, a daigné l'appeler aux fonts sacrés du baptême. Et quant à ce signe de la croix que nous inscrivons sur son front, (le prêtre le marque du signe de la croix,) esprit maudit, garde-toi de jamais le violer. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

Alors le prêtre, touche l'enfant du bout de l'étole et l'introduit dans l'église en disant : “ Entrez dans le temple de Dieu, afin que vous ayez part, avec le Christ, à la vie éternelle. Ainsi soit-il ”.

Il suffit d'entendre et de méditer un peu ces belles prières pour que le cœur en soit ému, et elles montrent assez le sens des cérémonies qui précèdent le baptême. (à suivre.)

.....

UNE PAROLE ROYALE. — *Le roi Louis XIV et la messe de Minuit.*

— Une nuit de Noël, après l'office et avant de se mettre à table, le roi Louis XIV fit appeler Lalande, qui était alors son maître de chapelle :

— Ne trouvez-vous pas, Monsieur Lalande, que tout à l'heure nos musiciens n'ont pas produit, en exécutant l'*Adeste*, leur effet ordinaire

— Sire, je dois reconnaître...

— Quelle en est donc la cause ?

— Sire... je n'ose...

Le roi fronça le sourcil.

— Eh bien ! Sire, plusieurs des musiciens ayant entendu dire que cette année le roi ne paraîtrait pas à l'office de la nuit, se sont abstenus d'y venir.

— Notre-Seigneur y devait être, dans tous les cas, monsieur ! J'entends que personne ne manque sans que vous lui en donniez licence ! Chacun des absents vous paiera cette fois neuf livres d'amende !

*Quelques-unes des principales règles à suivre pour
l'administration des sacrements à la maison.*

POUR LE VIATIQUE.

- 1^o Une petite table, placée dans un lieu commode, et recouverte d'une nappe blanche.
- 2^o Un crucifix en pied.
- 3^o Deux chandeliers garnis de cierges bénits, et placés de chaque côté du crucifix.
- 4^o Un petit trône où sera déposé le porte-Dieu.
- 5^o Un petit vase avec de l'eau bénite et un fragment de rameau.
- 6^o Un verre contenant une très petite quantité d'eau.
- 7^o Une nappe pour la personne qui doit recevoir la communion.

Les familles vraiment chrétiennes se feront un devoir d'orner pieusement et discrètement les abords de la chambre du malade, et de brûler quelques grains d'encens.

On doit allumer les cierges avant l'arrivée du prêtre, pour éviter la précipitation et le trouble.

Il convient d'aller recevoir le Très-Saint-Sacrement sur le seuil de la maison et tenant à la main un cierge bénit et allumé.

POUR L'EXTRÊME-ONCTION.

Il faut ajouter aux préparatifs précédents

- 1^o Une soucoupe contenant six petites boules d'ouate avec un morceau de mie de pain.
- 2^o Un verre plein d'eau.
- 3^o Une serviette.

Si l'on ne doit administrer que l'Extrême-Onction sans le Viatique, supprimez les numéros 4, 6 et 7.

†
IHS

Le 3 Janvier, la messe de 7 h. et 30 m. pour les lecteurs du Calendrier.

La bénédiction d'un vieillard.

C'était dans un des plus tristes quartiers de Paris.

Un prêtre préparait à la mort un pauvre vieillard. Cet homme était si bien disposé, qu'il désirait ardemment recevoir la sainte communion avant de mourir. Sa grande foi lui donnait droit à cette grâce, et le prêtre devait lui apporter, le lendemain matin, la divine Eucharistie.

Mais hélas ! en s'en retournant, le bon prêtre était triste à la pensée que Dieu visiterait une si misérable demeure.

*
* *

Or, pendant qu'il marchait pour gagner sa demeure, il lui arrive de passer devant un splendide château.

Il se rappelle qu'il y a là une noble dame, portant un des noms les plus illustres de la France, et très recherchée dans le monde. Il lui sait le cœur si bon, qu'un mouvement irrésistible le pousse à monter, quoique les splendides escaliers, les fleurs et les tapis lui fassent comprendre la distance qui sépare la maîtresse de ce palais, de son humble protégé. Il monte donc et raconte tout simplement sa préoccupation.

— Mais, s'écria la dame, on ne peut laisser le bon Dieu entrer dans un pareil taudis !..

— C'est ma pensée, voudriez-vous vous charger de le faire nettoyer un peu !

— Je m'en charge, et j'y vais moi-même ; faut-il mener ma femme de chambre ?

— Oh ! oui, il y a bien de l'ouvrage pour deux.

— Mais j'y songe : ces choses-là doivent se faire de bonne volonté, et peut-être ne se soucierait-elle qu'à moitié de faire une pareille besogne, puis elle me prendrait une partie du mérite. J'aime mieux mener avec moi mon fils : il a six ans, il est déjà très actif ; il est bon qu'il s'accoutume à voir la misère de près, cela lui portera bonheur. Pauvre enfant ! il a tant besoin que Dieu le protège !

-- Madame, reprit le prêtre, le pauvre homme est très malade, il ne peut attendre. J'ai promis d'être à huit heures, demain chez lui : ce sera bien matin pour vous ; puis, il y a loin...

— Oh ! soyez tranquille, j'y serai longtemps avant vous.

*

* *

Le lendemain donc, le prêtre arriva à l'heure convenue, avec le saint Viatique, et, à sa grande satisfaction, il trouve la pauvre chambre convertie en une petite chapelle, toute tendue de blanc, toute embaumée du parfum de gros bouquets de violettes et de lilas.

Le lit, ou ce qui en tenait lieu, était ornée d'une magnifique couverture blanche et brodée. Rien n'avait été oublié.

Cependant la bonne dame avait été surprise par la venue du prêtre dans son ministère de charité. Sa robe était couverte d'une serviette destinée à la protéger, et son chapeau avait été déposé dans un coin. — A la vue du Saint-Sacrement, la mère et l'enfant tombent à genoux au pied du lit du vieillard et récitent tous deux le *Confiteor*.

La figure du pauvre vieillard apparaissait calme et radieuse ; ses cheveux étaient peignés, bénéfice dont probablement ils n'avaient pas joui depuis longtemps.

Le prêtre s'approche pour lui rappeler ce qu'est l'Eucharistie.

“ Je le sais, Mon Père, répondit-il ; la bonne dame qui est là à genoux me l'avait dit avant vous ; puis, elle m'a fait prier le bon Dieu avec son petit garçon. Oh ! que je suis content ! ”

Il reçut ensuite le saint Viatique avec une profonde émotion.

Pauvre vieillard ! comment n'eut-il pas cru à la bonté et à la Providence de Dieu !

*

* *

Le prêtre avait à peine fini sa dernière prière, que la jeune femme prend une des mains du vieux chiffonnier et la place sur sa belle tête qu'elle avait inclinée, puis elle glisse la tête de son fils sous l'autre main en disant :

— Vous êtes maintenant l'ami du bon Dieu, vous avez communiqué : donnez-nous s'il vous plaît votre bénédiction à tous les deux.

— Oh ! Madame, réplique le vieillard attendri, qu'est-ce que vous me demandez là ? Je ne suis qu'un pauvre homme, je n'ai pas de bénédiction à vous donner, mais je prie le bon Dieu de vous bénir ; il vous bénira tous les deux, car vous êtes ses anges. Il n'y a que les anges qui soient bons comme vous.

En prononçant ces paroles, il pleurait.

Et les larmes coulaient aussi des yeux du prêtre !

Les ménages heureux sont-ils donc rares ?

Dans une petite ville d'Angleterre, c'était jadis la coutume de décerner chaque année un prix au ménage qui semblait le plus heureux. Cette année on a voulu revenir à cet usage. Il y a huit cents ménages dans la ville ; quarante cinq se firent inscrire pour concourir. Le jury en élimina quarante-trois. Sur les deux qui restaient on en choisit un. Dès que le magistrat municipal eut proclamé le nom des fortunés époux et les eut invités à venir recevoir la récompense décernée à leur vertu domestiques, on vit la femme, une vieille commère déjà mûre, grimper les degrés de l'estrade où siègeaient les autorités et s'écrier à leur grand effroi : " Enfin ! voilà donc la juste récompense de vingt années de patience et de résignation ! " En attendant ces paroles accusatrices, le mari, qui avait emboîté le pas derrière sa moitié, devint rouge comme une tomate, puis pâle comme le plastron de sa chemise des manches, et lançant un formidable juron, leva sur sa moitié un poing tellement menaçant que les assistants s'empressèrent de les séparer. De prix, il n'y en eut point, bien entendu, et le plus parfait ménage de la cité fut reconduit à son domicile entre deux *policemen*.



LES ASPERGES DE Fontenelle.

Un soir du mois de juin 1742, dans un cabinet de travail, simple, mais riche, deux vieillards à la physionomie très intelligente, causaient ensemble.

Ces deux hommes, ces deux amis, diversement célèbres, étaient Fontenelle, savant et bel esprit alors très à la mode ; — l'autre, l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'Académie française et diplomate très distingué.

L'abbé Dubos était alors âgé de soixante-douze ans ; -- Fontenelle en avait quatre-vingt cinq, et il n'était pas encore à la veille de partir, puisqu'il mourut un mois seulement avant d'avoir atteint ses cent années révolues.

Nos deux amis étaient fort occupés d'un sujet de science, lorsque Fanchon, la vieille domestique de Fontenelle, entra, tenant un petit paquet précieusement enveloppé.

— Monsieur, dit-elle, M. le comte de S... vous prie d'accepter ce présent ; il vient de son jardin. C'est, m'a dit le domestique, quelque chose que le comte a fait pousser lui-même.

Fontenelle développa le paquet avec précaution.

Des asperges, l'abbé ! dit-il d'un ton joyeux. Quel cadeau princier ! Il n'y en a pas dix dans tout Paris, j'en suis sûr ; car moi qui les aime à la folie, je me suis renseigné près de notre fruitière, une femme hors ligne, et elle m'a dit que la saison ayant été dure, je ne mangerais pas, cette année, d'asperges avant un mois au plus tôt... Celles-ci sont magnifiques... Quel aimable homme que le comte de S... ! L'abbé, vous les aimez, vous aussi ?

— Je crois bien.

— Il y en a guère... n'importe ! Je vous invite à venir demain à une heure en manger la moitié... Ah ! l'abbé, il faut que je vous aime tout de bon pour vous faire un tel sacrifice.

L'abbé, homme d'esprit et cœur excellent, souriait, en voyant avec quelle naïveté son vieil ami laissait voir un de ses vieux péchés mignons, la gourmandise.

— Reste un point important à décider, dit Fontenelle. A

quelle sauce les mangez-vous ?

— A l'huile et au vinaigre.

— Mais c'est une horreur ! Enfin, il y a moyen de s'arranger. Fanchon, vous partagerez le paquet en deux, et vous ferez les portions égales. La première sera pour l'abbé ; la seconde, accommodée à la sauce blanche, sera pour moi, et surtout beaucoup de sauce.

Le lendemain, à l'heure dite, nos deux amis assis l'un face en de l'autre à la table de Fontenelle, étaient en train de commencer le dîner dont les asperges devaient surtout faire les honneurs.

— Ah ! ça, l'abbé, disait Fontenelle, vous me paraissez bien triste, aujourd'hui. Qu'avez-vous donc ?

— Cela ne va pas comme je voudrais. Je me sens tout mal à l'aise, sans être malade.

— L'abbé, vous prenez les choses trop à cœur. Je sais bien que les ennuis ne vous manquent pas. Vous avez perdu un neveu, votre sœur est malade et peu fortunée. Est-ce une raison pour se désoler ? Faites donc comme moi, mon cher ami : je ne prends de souci que ce que je ne puis m'empêcher d'en prendre. Vous vous tâtez trop de chagrin, l'abbé, vous ne vieillirez pas. Laissez un peu les autres se tirer d'affaire et pensez d'abord à vous.

— Mon ami, l'important n'est pas de vieillir, c'est de bien vivre.

— Ah ! ça, est-ce que je vis mal ?

— Hum !... hum !... mal ?... je ne le dis pas. Mais vivez-vous aussi bien que vous le pourriez ? Car enfin, la vie présente n'est qu'un passage.

— L'abbé, vous me sermonnez un autre jour ; aujourd'hui pensons aux asperges qui vont venir. Pourvu qu'elle m'ait fait autant de sauce qu'il m'en faut ! Elle en fait toujours trop peu !

Ainsi parlait ce vieil enfant que le pauvre abbé essayait souvent de rendre plus sérieux, mais il n'y réussissait guère.

Quelques minutes plus tard, l'abbé poussa un grand soupir, et, se renversant sur son siège, il parut murmurer une dernière prière.

— Ah! ça, l'abbé, qu'avez-vous? dit Fontenelle, en courant à lui.

Il le secoua, le regarda bien en face et reconnut que son convive était mort.

Il courut à la porte qui de la salle à manger donnait sur un escalier, par lequel on allait à la cuisine.

— Fanchon, cria-t-il, Fanchon, envoyez vite votre neveu prévenir Mlle Dubos que son pauvre frère vient de mourir. Que l'on arrive le chercher, le pauvre cher homme! Et vous, n'oubliez pas que c'est maintenant toutes les asperges qu'il faut mettre à la sauce blanche, toutes et de la sauce en proportion!

Ce trait historique montre combien un défaut dominant est tyrannique, et quelle horrible chose c'est que l'égoïsme.

Charles Dubois.

Nul ne se confie en Dieu, qu'il ne retire les fruits de sa confiance.

Extrait des registres du mois de Novembre.

Mariages, — quatorze.

Baptêmes — cinquante-huit.

Décès d'enfants. — vingt-deux.

“ d'adultes. — douze.

R. de Lima Lavigne Sayer 38 ans, cong. de Ste Anne; Amable Dupuis, 44 ans; Henriette French Bertrand, 80 ans; Pierre Savard, 42; Léopold Simon, 11 ans; Eugénie Taillefer Giroux, 64 ans, cong. de Ste Anne; Arsène Lafleur, 89 ans; Charles Damour, 88 ans; J. B. Boyer, 72 ans; Delphine Godreau Arctil, 51 ans; J. F. Millette 17 ans. Ovide Duchaine, 72 ans.

Seigneur donnez-leur le repos éternel!



Bonne Année!

Oui, bonne année ! heureuse année ! C'est le cri de joie, c'est le souhait qui part de tous les cœurs, au premier de l'an. C'est celui que nous envoyons à tous nos lecteurs, priant le Sacré Cœur de Jésus et Notre Dame de Grâce, Marie Immaculée, de le réaliser dans toute son étendue. Bonne et heureuse année !

Nous sommes à l'époque bénie où l'enfant, va se jeter aux pieds de ceux qui tiennent la place de Dieu pour lui sur la terre, et, en leur demandant cette bénédiction que tout enfant soumis demande chaque jour, leur offre en même temps ses vœux et souhaits de bonheur.

Prosterné aux pieds de notre Archevêque vénéré, nous le prions de nous bénir et de bénir aussi tous nos lecteurs, afin que par la vertu de cette bénédiction d'un père, du pontife représentant de Dieu, nous ayons une année bonne et heureuse au spirituel et au temporel.

Nous renouvelons en même temps à Sa Grandeur, l'assurance de notre profond respect, de notre entier dévouement et de notre obéissance parfaite et nous prenons la liberté de Lui souhaiter l'accomplissement des vœux qu'Elle a reçus à l'occasion de son 25^e anniversaire de consécration épiscopale. *Ad multos annos !*

— Une personne remercie Saint Antoine pour une grâce obtenue après promesse de pain et publication de cette faveur dans le Calendrier.

— Le R. P. D. N. Forget O. M. I. nous est arrivé, le 12 décembre dernier ; apôtre zélé, rude travailleur, il trouvera ici un vaste champ pour son ardeur apostolique.

— Deux erreurs à corriger dans les dates données : La Congrégation des hommes fondée le 8 mai 1898.

Tiers-Ordre, le 21 novembre 1898.

— Le 21 nov. réception de quelques centaines d'élèves des deux couvents dans les Sociétés de l'Enfant Jésus et des SS. Anges.

— Le 8 déc. réception de nombreux enfants de Marie.

— Le 12, réception de plusieurs dames de Sainte Anne.

— Noms oubliés dans la liste du support : Nap. Drouin, Jos. Sylvain \$ 2.00. F.X. Ringsbury, \$ 1.00.